

ANNIE HUBERT, LAURÉATE 2005  
DU PRIX DE LA RECHERCHE EN NUTRITION DE L'IFN

Hommage à une femme aussi discrète que remarquable qui dit :  
« Je suis pour la créolisation du monde »

Compte-rendu par Maggy BIEULAC-SCOTT

Merci à l'Institut Français de Nutrition de nous avoir permis, grâce à ce Prix remis à Annie Hubert le 6 décembre 2005 par Jean-Jacques Delannoy, directeur scientifique adjoint du département sciences de l'homme et de la société du CNRS, de découvrir dans sa véritable dimension cette citoyenne du monde, née en Uruguay, élevée en Argentine, ayant vécu aux Etats-Unis, en Asie, au Groenland, en Europe bien sûr, n'en parlons pas, maîtrisant un nombre de langues incroyable, parmi lesquelles, excusez du peu, le Thai, le Lao et l'Indonésien...

Une créole dans tous les sens du mot, comme l'a souligné Jean-Pierre Poulain, qui a fait l'éloge d'Annie Hubert en duo avec Béatrice Darcy-Vrillon, Présidente du Jury du Prix 2005. Créole au sens historique du mot espagnol *criollo*, qui désignait les enfants nés aux Indes Occidentales. Mais, plus encore, créole au sens moderne où la créolisation est une configuration qui imbrique plusieurs univers culturels et qui permet de participer *de plain pied*, pas par empathie ou par technique ethnographique, à la sensibilité et à la vision du monde de chacun de ces univers. « Les créoles ont plusieurs maisons », pour reprendre le mot de Jean-Pierre Poulain. Et c'est un atout ! Jean-Pierre Poulain cite ainsi Patrick Chamoiseau : « L'autre me change et je le change ? Son contact m'anime et je l'anime. Et ces déboîtements nous offrent des angles de survie. Et nous descendent et nous amplifient. Chaque Autre devient une composante de moi tout en restant distinct. Je deviens ce que je suis dans mon appui ouvert sur l'autre. Et cette relation à l'autre m'ouvre en cascade d'infinies relations à tous les Autres, une multiplication qui fonde l'unité et la force de chaque individu : Créolisation ! Créolité ! »<sup>1</sup>

Forte de cette créolité qui doit quand même prédisposer favorablement à la démarche anthropologique, Annie Hubert est formée à cette discipline par Georges Condominas et va, par intérêt personnel et par le jeu des rencontres, se consacrer à l'anthropologie de l'alimentation et de la santé et aux représentations du corps. Jeune femme, elle part vivre à Timor, puis en Thaïlande et au Laos, enfin chez les Yao en Asie du sud-est, les *Man* ou « barbares » comme les nomment les Chinois ou les *Kim-mien* ou « hommes de la montagne » comme ils se désignent eux mêmes. De ce terrain asiatique, comme peu d'anthropologues aujourd'hui en pratiquent (en tout, une douzaine d'années !), Annie Hubert a ramené un livre édité aux presses du CNRS et malheureusement indisponible aujourd'hui, *L'alimentation dans un village Yao de Thaïlande du Nord*.

#### *Du cancer à l'alimentation*

Annie Hubert, qui travaille encore aujourd'hui sur des questions liées aux cancers (approche anthropologique du vécu de la radiothérapie, relation soignants-soignés, acceptabilité par les patients des traitements ...), a permis dans les années 1980 de

---

<sup>1</sup> P. Chamoiseau, *Ecrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997

comprendre la cause d'une forme du cancer du rhino-pharynx alors que tous les travaux de recherche épidémiologique « classiques » avaient échoué à le comprendre.

Une véritable aventure, presque un roman policier, que cette enquête anthropologique menée avec la complicité du cancérologue et virologue Guy de Thé qui soupçonnait une implication du virus d'Epstein-Barr dans cette pathologie. Le problème était que trois populations au monde étaient particulièrement atteintes de cette forme de cancer : les Chinois du sud, les Eskimo ou Inuit et, de manière moins importante, les Maghrébins chez qui ce cancer représentait de loin le premier cancer ORL. Mais, justement, comment incriminer le virus d'Epstein-Barr alors que ce virus était présent partout dans le monde et associé en Occident à la mononucléose infectieuse et non pas au cancer ? Des sommes considérables avaient été englouties dans des recherches sans autre résultat que de conclure qu'un facteur de risque majeur pour ce cancer était d'être chinois... Y aurait-il quelque chose de commun dans l'alimentation de ces groupes de population qui pourrait expliquer leur sensibilité à cette tumeur ? Telle était la question posée par Guy de Thé, à une époque où les disciplines étaient soigneusement compartimentées, où la science était plus que méfiante à l'égard de données qualitatives impossibles à traiter (pour ne pas dire « non scientifiques » !) et à laquelle quatre années d'enquête anthropologique d' Annie Hubert ont apporté une réponse. Ces populations avaient en effet en commun des techniques de conservation des aliments par fumage, séchage et salage. Or ces méthodes avaient pour conséquence une teneur des aliments en nitrosaminés volatiles identiques, associées à une autre substance<sup>2</sup>, non encore connue, qui était un puissant réactivant *in vitro* du virus d'Epstein-Barr. Comme l'ont confirmé ensuite des enquêtes épidémiologiques très ciblées avec groupes témoins, plus les types d'aliments incriminés étaient consommés tôt après le sevrage des enfants, plus le risque était grand de développer la tumeur.

### *De la santé et de l'alimentation à la gestion du corps*

Ce travail sur le cancer a conduit Annie Hubert à s'intéresser aux relations entre l'alimentation et la santé et à l'importance excessive prise dans les sociétés occidentales par la gestion du corps.

Certes, dit Annie Hubert, toutes les sociétés ont un modèle et ce modèle n'est jamais figé comme le montrent les travaux des historiens. Mais ce qu'elle trouve vraiment fascinant, c'est la plasticité incroyable des corps qui fait que les individus – les femmes, surtout ! - peuvent être graciles ou rondes et façonner telle ou telle partie de leur corps selon les canons de beauté en vigueur dans la société où elles vivent. Un formatage culturel qui arrive à faire intérioriser par les individus que ce qu'ils mangent les façonnent, les fabriquent *littéralement*.

Annie Hubert est une femme qui aime bien questionner les normes<sup>3</sup> et les pensées uniques. La même alimentation équilibrée pour tous ? Comment est-ce possible ? On sait bien, d'une part que la variété des consommations alimentaires sur la planète est immense, d'autre part que *l'homo sapiens* « moyen » n'existe pas ! Dans *Partager le pain*, le Professeur Jean Trémolières racontait ses souvenirs d'après guerre où il avait été appelé à travailler avec des équipes américaines, l'urgence étant de lutter contre la

---

<sup>2</sup> contenue dans la chitine du squelette végétal des piments et des écailles de poissons ou carapaces de crabes et crevettes séchés et salés.

<sup>3</sup> Par exemple, au symposium de l'Ocha en novembre 2003 dans le cadre de l'exposition de l'Inra au Palais de la Découverte : *Corps de femmes sous influence. Questionner le normes*, dont les actes ont été publiés dans le N°10 des Cahiers de l'Ocha.

dénutrition de populations épuisées par les privations. "Donner du pain à ceux qui n'en ont pas, écrivait –il, devient vouloir que tous les hommes mangent comme le Bostonien moyen et, en fin de compte, obéissent à son système économique, social, éthique. t sa description du « système » garde aujourd'hui plus que jamais toute son actualité : "La conclusion, c'est que les standards actuels ne sont valables que pour un seul type d'homme appelé "homme de référence". Les organismes internationaux ont choisi comme Apollon l'étudiant de Boston. A tout seigneur tout honneur. Mais là où l'on peut s'inquiéter, c'est qu'il est sous-entendu que tout homme à travers le monde doit tendre à lui ressembler. Or n'y a-t-il pas un homme du riz, un homme du pain ? Pourquoi internationaliser l'homme de Boston, surtout quand d'Apollon on passe à Vénus, au jeune Cupidon et au vieil Aeson ? (...) Peu importe la signification des chiffres; le système veut des chiffres et, comme le système est puissant, les chiffres deviendront bien réalité un jour. L'humour anglais a du reste le mot de la fin : "Qu'aurait-on à faire de nous si nous montrions que ce qu'on nous demande n'a pas de sens dans le "système"?"<sup>4</sup>.

Comment ne pas voir ce qu'apporte l'anthropologie selon la définition qu'en donne Annie Hubert, une discipline bio-culturelle, faisant appel à la fois à la nature et à la culture, deux concepts impossibles à séparer, ou, dit autrement, la discipline de la gestion culturelle des faits biologiques ?

*Quel avenir face à toutes les peurs, dont cette nouvelle forme de racisme que constitue le « pondérisme » ?*

Comme l'a rappelé Jean-Pierre Corbeau, l'incorporation de l'aliment est en soi un métissage, une « incorporation », l'acteur ou l'actrice sociale de la *filière du manger* étant libre d'accepter ou de refuser cette pénétration qui s'inscrit dans un processus de construction de la confiance (en soi et dans les autres) et dans la dimension ludique dont l'exacerbation de l'anxiété n'est qu'une forme parmi d'autres, mais où les peurs - ianciennes et modernes- tiennent une grande place.

La hantise de l'obésité n'est pas la moindre de ces peurs dans une société où le grand changement aujourd'hui est, comme l'a souligné Gilles Boëtsch, l'exhibition corporelle qui induit des consignes esthétiques nécessitant à construction d'un corps maigre qui ne renvoie ni au péché premier ni à une sous-alimentation mais à une norme sociale. Finie l'époque où le gros était un homme heureux, le gras et le mou symbolisent laisser-aller et incapacité à se maîtriser. Le doublement de l'espérance de vie à la naissance entre 1900 et aujourd'hui renforce l'importance du corps comme un capital avec lequel il faudra vivre de plus en plus longtemps. Le corps obèse est « un corps à la fois de pauvre et de monstre, c'est à dire d'une altérité dérangeante ». Et c'est en cela que, continue Gilles Boëtsch, « il constitue le quatrième grand fléau de l'altérité après le racisme (la couleur : blanc vs coloré), le sexisme (le sexe : masculin vs féminin) et l'âgisme (l'âge : jeunes vs vieux) et, comme les trois premiers, il s'exprime dans le rejet de la différence basée sur un trait morphologique (maigre et dur vs gras et mou)».

Autre accusé, l'industrie agro-alimentaire qu'il est de bon ton, aujourd'hui, d'accuser de tous les maux, comme si l'obésité, le diabète, les cancers, les maladies cardio-vasculaires étaient une des conséquences de l'inconséquence de ces industries qui ne produiraient que des nourritures mauvaises pour la santé.

---

<sup>4</sup> Jean Trémolières, *Partager le pain*, Robert Laffont, 1975

Laissons conclure Annie Hubert qui nous dit :

- d'une part, que ces industries sont indispensables et que, s'il y a eu des dérives, cela ne justifie pas pour autant leur diabolisation,
- d'autre part, que les comportements alimentaires humains ne sont pas uniquement tributaires de l'offre industrielle, qu'ils dépendent aussi des représentations culturelles,
- enfin, que nous sommes très loin d'une « mondialisation » et d'une « uniformisation » de l'alimentation : les différences demeurent même si les cultures et leurs systèmes alimentaires, dont leurs cuisines, évoluent et se transforment ...